

Dr V. BUGIEL¹, de la faculté de Paris

*Un célèbre médecin polonais au XVI^e siècle Joseph
Struthius (1510-1568)²*

Contribution à l'histoire de la Médecine à l'époque de la
Renaissance,

PARIS G. STEINHEIL, ÉDITEUR 2, rue Casimir-Delavigne, 1901

Introduction

Peut-être les physiologistes et les médecins se disent-ils quelque fois que l'essor rapide de la science moderne fait négliger injustement l'étude des vieux maîtres.

Charles Richet.

Il y a un peu plus de cent ans, le voyageur qui traversait Posnanie (Posen), une des plus belles villes de la Pologne, pouvait voir à la cathédrale une plaque funéraire qui portait l'inscription suivante.

« Josephus Struthius Posnaniensis
« Philosophiae et medicinae doctor.
« Librorum graecorum latinus in
« terpres publicus olim stipen

¹ Włodzimierz Bugiel (1872-1937) à la fois médecin, anthropologue, historien de la médecine et écrivain fut un des plus importants personnages de l'émigration polonaise en France, au début du XX^e siècle. Il est l'auteur de nombreuses études qui ont pour sujet l'ethnologie polonaise (dont une description des chants funéraires et de la démonologie du peuple polonais), ou comme autre sujet l'histoire de la médecine (dont l'histoire des hôpitaux de Cracovie de 1220 à 1920). Sa compétence s'étendait jusqu'à celle de traducteur en français, pour preuve les nouvelles de Henryk Sienkiewicz, mais aussi du texte philosophique « La Crise scientifique et philosophique du marxisme contemporain » de Tomáš Garrigue Masaryk, futur fondateur et président de la République Tchécoslovaque. Depuis juillet 2006, les archives parisiennes de Włodzimierz Bugiel sont conservées dans le Fonds des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale à Varsovie. Une riche correspondance avec les plus éminents personnages de la culture polonaise dont Stefan Żeromski, Olga Boznańska, Władysław Reymont témoigne du rôle joué par ce savant et patriote dans la vie culturelle et scientifique de l'époque.

² Ci-dessous des extraits de la première partie du livre de dr. V. Bugiel intitulé *Un célèbre médecin polonais au XVI^e siècle, Joseph Struthius (1510-1568)*, les parties suivantes du livre étant consacrées entièrement aux ouvrages de Joseph Struthius sur la médecine.

« dio senatus Veneti artis medicae
 « Patavii professor. Artis sphyg -
 « micae per tot saecula abolitae
 « novus restaurator, postea sere-
 « nissimi principis Sigismondi Augusti re-
 « gis Poloniae medicus obit A. D. 1568,
 « aetatis suae 58 »

(Joseph Struthius de Posnanie, docteur en philosophie et en médecine. Traducteur latin des livres grecs, autrefois professeur de l'art médical à Padoue, aux gages du sénat de Venise. Restaurateur de l'art sphygmique oublié pendant tant de siècles, puis médecin du prince Sérénissime Sigismond Auguste, roi de Pologne. Décédé l'an de grâce 1568, dans sa 58^e année).

Si ce voyageur était un médecin, ladite inscription ne manquait pas d'avoir un certain charme pour lui. Car dans ce cas il se rappelait sans doute qu'il avait déjà rencontré dans ses manuels le nom de celui qui reposait dans la cathédrale. Peut-être le passage de la célèbre « *Semiotice Physiologicam et Pathologicam generalem complexa* » de Chrétien Godefroy Gruner¹, professeur à l'université d'Iéna, lui venait-il à l'esprit ?

On y lisait :

« Ainsi Struthius a décrit le pouls des âgés, des sexes, des tempéraments ; en outre, il a montré d'une façon très scientifique et avec une grande clarté d'exposition (perdocte magnâque cum ingenii et dicendi ubertate) comment le pouls change dès que les artères ou les viscères sont atteints et comment on peut distinguer d'après le pouls une affection de l'autre. Ajoutons que, dans beaucoup d'occasions, il diffère de Galien et ramène la question à la nature là où le médecin grec s'est trompé. Donc si quelqu'un veut bien saisir la doctrine galénique du pouls il doit toujours avoir entre les mains le livre de Struthius. C'est un moniteur, correcteur et guide des plus sûrs et des plus clairs ».

¹ Halae Magdeburgicae, 1775, pp. 123-124.

Aujourd'hui, on ne trouve à Posnanie aucune trace de la plaque funéraire, et dans les livres médicaux le nom de Struthius a disparu¹. Pourtant ce médecin mérite d'être sauvé de l'oubli. Non seulement il appartenait aux célébrités de son époque, mais aussi il a contribué au progrès de l'art médical. Il est vrai que justement au XVI^e siècle, d'autres étoiles parurent sur l'horizon médical et qu'elles éclipsèrent de leur éclat tout leur entourage. C'étaient des Vésale, des Colombo, des Servet, des Paré. Mais parce qu'il y a au ciel des Sirius et des Cassiopées, l'astronome doit-il passer indifférent à côté des astres dont la lumière est moins intense et qui cependant la doivent à eux-mêmes ?

C'est la question que nous nous sommes posée en entreprenant cette monographie.

Force nous est de dire aussi que le manque de tout travail sérieux sur Struthius nous a rendu la tâche un peu ardue. Car comme prédécesseurs nous n'avons eu que Gasiorowski qui a réuni en 1839 en cinq pages de son livre quelques données biographiques relatives au savant polonais, puis Joseph Oettinger (il ne faut pas le confondre avec l'érudit bibliographe allemand du même nom), qui en 1843 a résumé dans sa thèse de doctorat² *L'Ar sphygmica*. Après ce travail juvénile et assez médiocre rien ne fut écrit en Pologne sur Struthius. Cela d'ailleurs est très naturel, l'histoire de la médecine étant traitée partout en Cendrillon...

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE JOSEPH STRUTHIUS

CHAPITRE PREMIER

La jeunesse de Struthius - Son arrivée à Cracovie

¹ Ces mots amers ont été écrits par W. Bugiel au début du XX^e siècle, durant une période particulièrement difficile pour la culture polonaise, presque vingt ans avant la reconquête de l'Indépendance, après 123 ans d'occupations étrangères. Aujourd'hui, une des rues de la ville de Poznań porte le nom de Józef Struś, ainsi que l'un de plus grands hôpitaux de cette ville. Une plaque commémorative indique l'ancienne maison de ce grand médecin, et ses travaux sont toujours sujets à des recherches d'historiens des sciences en Pologne.

² Les titres exacts de ces deux ouvrages sont indiqués dans notre bibliographie.

Joseph Struthius vint au monde à Posnanie en 1510. Il était issu d'une famille bourgeoise, car malgré les assertions contraires, il faut reconnaître que la Pologne possédait un tiers état et que, dans certaines villes, il était très développé. Posnanie appartenait à cette catégorie.

Au début du XVI^e siècle sa bourgeoisie touchait à l'apogée. Jouissant de différents privilèges, elle centralisait le commerce de la portion sud-ouest de la Pologne. Une des familles posnaniennes, celle des Krypys, dirigeait les caravanes sur la Turquie ; la famille des Ridtas entretenait surtout des relations avec la France. Elle possédait à Dantzig des navires à elle et tous les ans ils revenaient chargés de vins français et de soieries lyonnaises qui, de Posnanie, se répandaient dans toute la république polonaise. Des marchands écossais formaient à Posnanie une colonie nombreuse, ils servaient d'intermédiaires entre Edinburgh, d'autres villes anglaises et écossaises et la Pologne. Il en était de même des Italiens et des Grecs devenus d'ailleurs à cette époque presque tous Polonais.

A côté d'eux, nombre d'autres commerçants et bourgeois polonais entretenaient des relations avec l'Allemagne et les pays du Nord ou bien s'adonnaient aux métiers les plus variés.

Trois fois par an de grandes foires avaient lieu à Posnanie. Elles attiraient les marchands de tous les pays voisins et on peut dire que, grâce à elles, notre ville jouait en Pologne le rôle dévolu en Allemagne à Leipzig.

En présence de ces faits, il faut supposer aussi que le père de Joseph, messire Nicolas Strus¹ était au moins aisé. C'était un simple fabricant de peignes, mais il put donner à ses trois fils Balthazar, Joseph et Martin, une éducation solide. L'aîné devint plus tard maître ès philosophie (magister philosophiae) et mourut revêtu de la dignité de recteur de l'école de Saint-Madeleine à Posnanie² et de celle de curé de l'église du même nom. Joseph parcourut une carrière bien plus brillante. Martin seul reste dans la classe bourgeoise, mais il est très probable qu'il reçut aussi une instruction soignée et qu'il n'est

¹ Lisez Strous. C'est surtout sous ce nom-là que Joseph est connu en Pologne. Il signait d'ailleurs toujours Struthius, selon l'habitude des savants de la Renaissance, fort épris des « us ».

² Plus tard cette école fut transformée en un Lycée existant encore à l'heure présente.

resté dans la condition de son père que pour continuer à exercer le métier de celui-ci, devenu peut-être héréditaire dans sa famille. Une coutume pareille existe encore de nos jours en Pologne. Un fils de famille termine le lycée, puis au lieu d'entrer à l'Université il revient chez lui et se met à diriger l'atelier paternel ou à labourer la terre de son père.

Joseph reçut sa première éducation à Posnanie, au lycée fondé par Jean Lubranski et portant le nom du fondateur. Là il eut un excellent professeur de latin, Thomas Bederman, élève du savant cracovien, Jean de Stobnica. C'est à lui assurément qu'il dut sa connaissance très sérieuse de la langue latine, connaissance dont il fit preuve dans ses œuvres.

À peine adolescent il termine le lycée de Posnanie, et se rendit à Cracovie. La capitale de la Pologne était en ce temps une ville universitaire qui attirait non seulement la jeunesse polonaise, mais aussi celle de l'étranger. Des Tchèques, des Moraviens, des Silésiens (ceux-ci étaient en grande partie Polonais), des Hongrois, des Allemands et même des Danois et des Suédois¹ y venaient chercher les lumières de la science. Le nombre d'étudiants se chiffrait par milliers².

L'université (fondé en 1364 par Casimir le Grand, puis restaurée en 1400 par la reine Hedvige) possédait quatre facultés. Celles de théologie, de philosophie et de droit étaient plus anciennes, au contraire la faculté de médecine venait de recevoir son organisation définitive au moment où Joseph Strus s'y inscrivit.

Certes, déjà Casimir le Grand avait fondé deux chaires de professeurs de médecine. Mais après sa mort l'université de Cracovie eut une crise à traverser, et lorsqu'en 1400 son heureuse étoile se remit à briller, un seul professeur y représentait la science médicale. Il fallut plus de cent ans pour que la faculté de médecine atteignît enfin son plein développement.

¹ Encore en 1660, le chanoine de Cracovie, Grégoire Borasti, légua à l'Université 16.800 florins polonais pour payer la bourse de six étudiants suédois.

² Lukaszewicz (lisez Loukachévitch), *Historia szkol w Polsce* (Histoire des écoles en Pologne). Posnanie, 1849, I, 48.

En 1433 on organisa une faculté réelle et on en établit les statuts. Ils furent complétés en 1525, puis en 1536. Autour du professeur ordinaire se rangèrent plusieurs « *professores extraordinarii* ». En 1505, grâce au don de Mathée de Miechow, on put fonder une autre chaire ordinaire.

Si on se rappelle que même à Padoue il n'y avait en ce temps que quatre chaires ordinaires¹, on comprendra facilement que cette augmentation de chaires était suffisante pour permettre à l'université de Cracovie de donner aux étudiants en médecine une éducation complète (naturellement pour cette époque). Ceci d'autant plus que, comme nous l'avons dit, autour des professeurs payés il y avait des professeurs libres ou des « *agrégés* », si on veut se servir de termes modernes.

Cependant ce n'est qu'en 1525 qu'on se décida à créer à Cracovie des médecins et seulement deux ans plus tard eut lieu la première cérémonie de la promotion au grade de docteur en médecine. Jusque-là ceux qui voulaient obtenir ce titre étaient obligés d'aller en Italie. C'est ainsi que Copernic, après avoir fait ses études de médecine et d'astronomie à Cracovie en 1492-1496, alla plus tard, en 1506, à Padoue et y fut reçu docteur.

Les trois premiers docteurs : Adam de Brzeziny (lisez : Bjeziné), Nicolas Sokolnicki (lisez : Sokolnitzki) et Siméon de Szamotuly (lisez : Chamotoulé) furent promus tous, le 28 février 1527. Il est très probable que Strus se trouvait en ce temps déjà à Cracovie et qu'il assista à la cérémonie. L'aspect de cette cérémonie a été peut-être pour beaucoup dans sa vocation.

On avait invité à la cérémonie des professeurs à l'université, des docteurs, des conseillers municipaux et d'autres personnages illustres. Le doyen de la faculté, en même temps recteur de l'université, le docteur Lucas Noskowski, donna aux candidats trois questions (thèses) à discuter et dès que la discussion fut close, il prononça un discours dans lequel il recommanda l'étude de l'histoire naturelle et de la médecine. Après quoi les trois Polonais furent appelés à la chaire du doyen, et là Noskowski orna de ses propres mains leurs

¹ A. Favaro, *Lo studio di Padova al tempo di Niccolo Copernico*. Venise, 1880.

têtes d'une couronne doctorale. Le cérémonial n'était pas fini. On remit à chacun un livre, un héret, une toge, le doyen leur mit au doigt une bague d'or et enfin les embrassa et les bénit pour le nouveau chemin de la vie.

Le sérieux de la cérémonie fut ensuite remplacé par un intermède hilare. Selon l'usage qui a survécu jusqu'au XVIII^e siècle, le « sapientia » c'est-à-dire le bedeau de l'école se leva et raconta une facétie à la docte réunion.

Puis vint le tour du serment doctoral et du discours d'un des promus. Dès qu'il fut terminé tous se rendirent à l'église de Sainte-Anne pour y entonner le *Te Deum laudamus*. Après quoi on reconduisit les solennisants à leur demeure. Comme ils étaient les premiers honorés du diplôme cracovien on leur fit grâce de deux rétributions imposées par les statuts de 1525 et qui restèrent obligatoires pour tous les docteurs futurs. Ils ne furent obligés ni à distribuer des gants, une paire à chacun des assistants, ni à inviter tous les témoins de la cérémonie à un dîner chez eux¹.

[...] Cet éloge de l'art médical aussi bien que les poèmes suivants de Struthius sont écrits en latin. Il n'y a là rien d'étonnant. La Pologne a pris une part très vive au mouvement humaniste inauguré vers la fin du XV^e siècle et un grand nombre de ses poètes écrivait à ce temps dans la langue de Virgile. Un critique littéraire, M. René Lavollée, à qui nous devons une belle étude intitulée « La poésie latine en Pologne »², déclare qu'avec les Italiens les poètes polonais sont les plus remarquables parmi ceux qui dans les temps modernes ont essayé de faire revivre la poésie latine³.

Les plus célèbres parmi eux sont Janicki (Janicius) surnommé le « Tibulle polonais », Krzycki (Cricius), Dantyszek (Dantiscuc), Sarbiewski. Ceux mêmes qui écrivaient dans leur langue natale, comme par exemple le plus illustre poète polonais du XVI^e siècle, Jean Kochanowski, ami de Ronsard, ont laissé des poèmes latins de valeur. [...]

¹ Kwaśnicki, *Przegląd Lekarski*, 1900, p. 338.

² Publiée en 1869 en latin, puis en 1891 dans ses « Essais de littérature et d'histoire » (Paris, Hachette).

³ Loc. cit., p. 236.